

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

**FICHE DE COTISATION ANNUELLE
ET D'ABONNEMENT
AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"**

NOM :

Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

.....

Code postal : **Ville :**

Adresse mail :

TARIFS POUR 2015

**Adhésion annuelle : adhésion individuelle obligatoire pour les sorties, les voyages,
ou les visites organisés par la Société des Amis de Vienne**

10 € par personne ☐ - 15 € par couple ☐

Adhésion membre bienfaiteur : à partir de **50 € ☐**

Abonnement annuel au Bulletin (*parution trimestrielle*) : **30 € ☐**

Soit

Adhésion annuelle (*1 personne*) + **1 abonnement :** **40 € ☐**

Adhésion annuelle (*couple*) + **1 abonnement :** **45 € ☐**

Fiche ou copie à retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal, à l'adresse du siège social : **"Amis de Vienne" 5, rue de la Table-Ronde - F-38200 Vienne.**

ATTENTION !

**TOUTES LES COTISATIONS ET ABONNEMENT
COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER**

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

***Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre règlement.***

MERCI

La CGT viennoise dans la Grande Guerre

(3^e partie)

L'échec du pacifisme (1916-1918)*

Pour le mouvement ouvrier viennois, l'année 1918 semblait s'ouvrir sous les meilleurs auspices. Le syndicat du Textile regroupait 3000 adhérents. La masse ouvrière, épuisée par les privations, était prête à en découdre. La Révolution russe semblait ouvrir le cycle des révolutions prolétariennes. Le mythe du « grand soir » n'était pas loin de reprendre vie.

Cependant ce climat révolutionnaire était loin de prévaloir au sein de la C.G.T. La grande majorité des syndicalistes français restait favorable, sinon à l'Union sacrée qui avait été rompue avec l'arrivée au pouvoir de Georges Clemenceau, du moins à la poursuite de la guerre jusqu'à la victoire. La division était profonde, entre une majorité patriote, solidaire du secrétaire général de la Confédération Léon Jouhaux, et une minorité pacifiste, dite aussi « zimmerwaldienne » depuis qu'Alphonse Merrheim, secrétaire de la Fédération des Métaux, s'était rendu à la conférence pacifiste internationale de Zimmerwald, en Suisse, en septembre 1915. C'est sur cette bataille idéologique entre *majoritaires et minoritaires* qu'il nous faut d'abord revenir pour comprendre la spécificité du syndicalisme viennois.

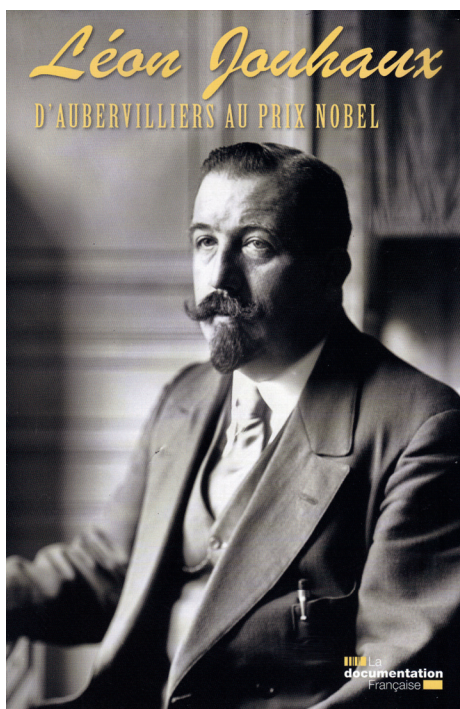


Fig. 1 – Léon Jouhaux, secrétaire général de la CGT.

*Cet article fait suite aux deux articles du même auteur parus dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 2014, 1, p. 3-22 et 2014, 4, p. 3-23 [NDLR].

Sigles utilisés :

C.R.R.I. : Comité pour la Reprise des Relations Internationales

C.D.S. : Comité de Défense Syndicaliste, qui regroupe les minoritaires de la CGT

U.D. : Union Départementale (de la CGT)

U.L. : Union Locale de la CGT ou Union des Syndicats de Vienne qui gère la Bourse du Travail

C.G.T.U. : CGT Unitaire, issue de la scission de la CGT en 1921

B.S.A.V. : *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*

I.H.S. : Institut d'Histoire Sociale de l'Isère rhodanienne

Vienne, un fief du syndicalisme révolutionnaire

Depuis 1915, il existait à la CGT un noyau d'opposants à la ligne confédérale de participation à l'Union sacrée. Il comprenait quelques fédérations, dont la plus importante était celle des Métaux, ainsi que cinq Unions départementales, dont celles du Rhône et de la Loire. Lorsqu'en août 1915 la CGT réunit sa première conférence confédérale depuis le début de la guerre, la minorité pacifiste rassemblait 27 mandats contre 79 pour la majorité conduite par Jouhaux. A la suite de la conférence de Zimmerwald s'était constitué un Comité pour la Reprise des Relations Internationales (C.R.R.I.). Les syndicalistes du C.R.R.I., quant à eux, formèrent en avril 1916 le Comité de Défense Syndicale (C.D.S.) dirigé par Raymond Péricat¹. Cette organisation avait pour but de renouer avec l'internationalisme d'avant-guerre et de mettre fin à la guerre par la grève générale révolutionnaire.

Ces initiatives ne pouvaient que rencontrer un écho favorable à Vienne. Déjà avant-guerre le prolétariat viennois se signalait par son antimilitarisme : le grand meeting contre la guerre du 16 décembre 1912 avait réuni 1600 personnes, au lieu de 400 à Grenoble². L'Union locale de la CGT, on l'a vu dans l'article précédent, était en partie dirigée par des anarchistes, ce dont témoignent les liens qu'entretenait Clémentine Roidot, secrétaire de la Bourse du Travail, avec Sébastien Faure : elle avait abonné la Bourse à son journal *Ce qu'il faut dire*, lui avait commandé 15 exemplaires de son *Manifeste aux femmes*, et envoyé 5 F pour *La Ruche*, son école coopérative³.

Clodius Richetta, quant à lui, restait l'anarchiste profondément convaincu qu'il avait toujours été. Dans les deux premiers articles⁴ de cette chronique nous avons rencontré essentiellement le côté syndicaliste du personnage. Il est vrai que son engagement politique reste discret dans les archives de l'I.H.S. C'était une question de prudence face à la répression policière, mais aussi de respect pour les syndicalistes qui ne partageaient pas ses opinions. Anarchiste, Richetta l'était depuis son adolescence. Dès l'âge de quinze ans, s'il faut en croire l'autobiographie qu'il écrivit en 1933 pour la commission des cadres du parti communiste⁵, il participait à Villefranche-sur-Saône à un groupe d'études sociales d'inspiration anarchiste et lisait Proudhon, James Guillaume, Bakounine, Kropotkine, Stirner, Nietzsche, Georges Sorel. Mais ce lecteur passionné qui, devenu adulte, avait une bibliothèque de 700 volumes, fut aussi très tôt un homme d'action. A 17 ans, il avait déjà été arrêté plusieurs fois pour menées anarchistes. Plus tard, exilé en

1 - Voir ce nom dans le *Maitron* (*Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*). Péricat était avant-guerre secrétaire de la Fédération du Bâtiment.

2 - François Caussin et Bernard Dangréaux, « Les grèves en Isère pendant la Grande Guerre », *La Pierre et l'Ecrit*, 24, 2013, p. 125 à 147.

3 - Clémentine Roidot à Sébastien Faure (voir ce nom dans le *Maitron*), 12 août et 15 décembre 1916, Archives I.H.S., Registre n° 6, Corresp. de la Bourse du Travail.

4 - *B.S.A.V.*, 109, 2014, fasc. 1 et fasc. 4.

5 - Archives de Moscou.

Suisse, il fut adhérent du groupe anarchiste de Lausanne, où il fut emprisonné, puis expulsé. Dès son arrivée à Vienne, il devint le secrétaire du groupe anarchiste dénommé "Groupe d'Education sociale". Il n'hésita pas, lors de la grande grève des postiers, à poser des bombes pour saboter les lignes télégraphiques. A la veille de la guerre, il était inscrit au carnet B et fut arrêté le 28 juillet 1914 à la suite d'une tentative de réunion publique contre la guerre.

Homme complexe, ce partisan de l'action violente était au demeurant éloigné de tout sectarisme. Il avait la plus grande admiration pour son père, grand militant syndicaliste du textile beaujolais, dont il ne partageait pas les options politiques, puisque celui-ci était socialiste (de tendance allemaniste). « *Tu sais combien, écrivait-il en 1920 au secrétaire de la Fédération nationale du Textile, les questions de personnalité comptent peu pour moi, combien je me suis toujours montré tolérant, conciliant pour les idées des autres, pour ceux qui ne partagent pas mes conceptions*⁶ ». De fait, ses relations avec les majoritaires de la CGT comme avec les militants socialistes furent toujours empreintes de camaraderie et de cordialité. Car Richetta, on l'a déjà constaté, était avant tout un réaliste. Comme il le dit dans son autobiographie, « *j'ai été*



Fig. 2 – Pierre Martin.

surtout un anarchiste syndicaliste de la tendance Pierre Martin, du Libertaire ». A Pierre Martin, « le bossu de Vienne », qui fut une sorte de martyr de l'anarcho-syndicalisme, Richetta semble avoir voué une sorte de culte. C'est probablement à lui qu'on doit le magnifique portrait de Pierre Martin, qui, peut-être par ignorance de son identité anarchiste, a survécu à toutes les scissions syndicales et est encore conservé aujourd'hui par la CGT viennoise. En 1919 encore, alors même qu'il commençait à douter des positions libertaires sur la Révolution russe, Richetta racontait à l'assemblée générale du syndicat textile le rôle de Louise Michel et du « bossu de Vienne » lors du 1^{er} mai 1890 à Vienne, et rendait un vibrant hommage « *à la mémoire de Pierre Martin, ce militant au cœur noble et à la vaste intelligence, dont toute la vie fut un exemple de désintéressement et de dévouement à la classe ouvrière, et qui fut toujours fidèle à son passé de militant anarchiste* »⁷.

6 - Richetta à Vandeputte, 21 juillet 1920, archives I.H.S. n° 23, Correspondance 1911 à 1920, p. 485.

7 - Compte-rendu de l'assemblée générale du Textile du 6 mai 1919, archives I.H.S. n° 3, P.V. A.G. syndicat textile 1913-1920.

En 1915, quand il était encore sur le front, Richetta avait réussi à rester en relation avec certains groupes anarchistes : le journal *Le Semeur*, publié clandestinement par Pierre Chardon⁸, lui avait été adressé dans la Somme alors qu'il n'y était déjà plus, et saisi par les services de sûreté. Dès lors ceux-ci perquisitionnèrent chez lui, à Vienne, et on trouva des tracts du C.R.R.I. et un article interdit de Pierre Brizon⁹, publié dans le journal libertaire *Le Bonnet rouge*. Quelque temps après, il était inculpé de propagande anti-militariste et anarchiste. Le général d'Amade, gouverneur de Lyon, lui infligea 60 jours de prison et donna l'ordre de le renvoyer au front. Ainsi reprenait pour Richetta la longue série d'arrestations qui n'a cessé d'émailler sa vie militante. Mais ce qui caractérise cette série, c'est aussi la faible durée de ses incarcérations, du fait du soutien à son leader d'une partie de la masse ouvrière. Cette fois-ci « *l'action extrêmement rapide et violente des travailleurs de Vienne mit les pouvoirs militaires dans l'obligation de (le) libérer au bout de 24 heures* »¹⁰.

Richetta dirigeait donc en 1916-1917 à Vienne un groupe spécifiquement anarchiste, le groupe de *Ce qu'il faut dire*, du nom du journal de Sébastien Faure dont nous avons parlé plus haut. Mais il était aussi le secrétaire viennois du groupe de Zimmerwald et du Comité pour la Reprise des Relations Internationales, qui étaient des organisations plus largement pacifistes où adhéraient probablement des socialistes et des syndicalistes. Car les socialistes viennois, dirigés par Miglioretti, étaient, contrairement à Joseph Brenier, sur les mêmes positions que la Fédération de l'Isère : celle-ci avait rejoint les minoritaires de la SFIO dès le mois de mai 1915. Ainsi, lorsqu'en septembre 1916 l'U.D. - C.G.T. de l'Isère se rallia aux minoritaires après celles du Rhône et de la Loire, la région lyonnaise pouvait être considérée comme un bastion du pacifisme révolutionnaire. Au sein de ce bastion, le noyau dur était le C.R.R.I., dominé par les anarchistes. Il ne se manifestait pas dans la vie publique mais constituait, d'après l'autobiographie de Richetta, « *un foyer insurrectionnel dont le rayonnement s'étendait sur toute la région, mais qui faillit entraîner les travailleurs de Vienne dans un « putsch » tragique* »¹¹. Nous verrons plus loin, ce que fut ce « putsch » manqué de 1918, même si les archives nous manquent pour y voir parfaitement clair dans cette affaire. Mais avant d'en arriver là, il nous faut comprendre quelle scission potentielle travaillait le mouvement ouvrier.

Majoritaires et minoritaires

C'est dans l'été 1916 que se cristallisa, au sein de la CGT, l'opposition entre « majoritaires » et « minoritaires ». Jusque-là les relations entre le Syndicat du

8 - Voir ce nom dans le *Maitron*. Le journal n'eut qu'un seul numéro, en juin 1916.

9 - L'un des trois députés socialistes présents à la conférence de Kienthal.

10 - Archives du RGASPI (ex. Institut du marxisme-léninisme), Moscou, 495 270 703, microfilmé et aimablement communiqué par Claude Penetier, directeur du *Maitron*.

11 - *Ibidem*

Textile de Vienne et le secrétaire de la Fédération avaient été plutôt cordiales. Henri Cnudde était un lillois qui avait travaillé en usine dès l'âge de 10 ans. Secrétaire du syndicat du Textile de Lille, ce socialiste avait participé à tous les congrès de la CGT depuis le fameux congrès d'Amiens de 1906, avant de diriger la Fédération nationale du Textile à partir de 1915. Claudette Coste le connaissait, puisque Richetta lui envoya de sa part « *un cordial bonjour* » le 20 juin 1916. Tout se gâta lorsqu'eut lieu en juillet 1916, à Leeds, la conférence syndicale interalliée qui réunissait des délégués des centrales syndicales anglaise, française et italienne. Clémentine Roidot somma alors le secrétaire de la Fédération du Textile de s'expliquer sur sa participation à la conférence de Leeds : à quel titre et avec quel mandat ? Pourquoi les syndicats n'avaient-ils pas été informés, ni avant, ni après ?

Il s'ensuivit une vive polémique entre Vienne et Paris. « *Vous n'avez pas consulté les syndicats*, écrivait C. Roidot à Cnudde le 6 septembre. *Vous vous êtes comportés en véritables gouvernants et non comme des mandataires de la classe ouvrière du textile* ». L'argument était typique de l'anarcho-syndicalisme. « *Maintenant*, poursuivait-elle, *camarade Cnudde, vous nous dites que votre attitude et votre ligne de conduite ne s'inspireront que des décisions prises par la Fédération avant la guerre ; alors pour vous, il n'y a rien de changé dans la situation sociale du prolétariat, et la guerre n'a posé à la classe ouvrière aucun problème nouveau ? Et si cette monstrueuse tuerie dure encore deux ans, ce qui n'a rien d'impossible, les décisions prises au congrès de Limoges auront toujours force de loi ? Eh bien, excusez-nous l'expression, cela nous en bouche un coin ! Nous sommes abasourdis d'un pareil raisonnement. Mais alors, camarade Cnude, qui est-ce qui vous a chargé du secrétariat de la Fédération ? (...) Et de quelles décisions de nos congrès vous réclamez-vous pour justifier votre vote contre la reprise des relations internationales, car en 1915 vous avez voté pour la résolution de Jouhaux contre celle de Merrheim, engageant ainsi tous les syndicats sans les consulter. (...) Camarade Cnudde, vous nous dites aussi ne pas voir la possibilité de tenir un congrès du textile avant la fin de la guerre. Là encore nous différons d'avis. Non seulement nous croyons la chose possible, mais nous demandons la tenue de ce congrès (...) Nous demandons au bureau fédéral d'adresser sans délai des circulaires à toutes les organisations en leur demandant de faire connaître leur avis et de se prononcer pour ou contre la proposition du syndicat textile de Vienne. (...) Camarade Cnudde, vous nous dites avoir été dupé par les Allemands et ne plus vouloir l'être, vous déclarez vouloir des garanties de leur sincérité ; selon vous Bernstein, Kautsky, Ledebour, Haase, Hoffmann, Mehring, etc... ne sont pas sincères, non plus ce courageux Liebknecht, ces admirables femmes, Rosa Luxembourg et Clara Zetkin ? C'est avec ceux-là que nous sommes partisans de la reprise des relations internationales, et nous en sommes partisans parce que nous espérons que cela amènerait peut-être la fin du massacre des peuples, et pour nous cela prime toute autre considération. Et puis l'Internationale est en danger. Sauvons-la.*

*Après nous établirons les responsabilités »*¹². Remarquons au passage la précision des connaissances d'une ouvrière comme Clémentine Roidot qui connaissait les noms de tous les dirigeants du socialisme allemand, alors même que les relations internationales étaient rompues depuis deux ans. L'exemple de Vienne, une fois de plus, montre à quel point le syndicalisme révolutionnaire de la « Belle Epoque » fut capable d'engendrer une élite militante d'une exceptionnelle qualité.

Dans sa lettre du 22 septembre, Clémentine Roidot ne s'adressait plus au « camarade », mais au « citoyen » Cnudde, signe qu'un fossé se creusait au sein de la CGT. Le secrétaire fédéral ayant refusé de communiquer aux autres syndicats la demande viennoise d'un congrès du Textile, le ton se durcit : *« Avec une mauvaise foi évidente, vous essayez d'expliquer le différend qui nous sépare par une querelle que nous vous cherchons à vous personnellement ; non, citoyen, ce qui nous sépare c'est une question de principes (...) Citoyen Cnudde, vous avez beau ergoter, il ressort clair comme le jour de vos explications embrouillées que vous êtes allé à Leeds sans mandat, que ce n'était pas l'avis de vos trois amis [le bureau fédéral] qu'il fallait prendre, mais celui des vingt syndicats qui forment la Fédération (...) Vous nous reprochez d'être les derniers venus à la Fédération. Quel piètre argument vous nous sortez là »*.

Clémentine Roidot fait alors le bilan de l'action menée par le syndicat, alors même qu'il avait été décapité par la mobilisation : *« notre comité de 20 membres fut réduit à trois, le secrétaire, le secrétaire-adjoint et le trésorier partis ; malgré ça, nous avons soutenu 5 grèves en deux ans. Notre dernière grève a duré un mois, arrêtant 4000 ouvrières et ouvriers (...) En octobre 1914 le syndicat a secouru 800 territoriaux venus du Nord (...) Avec l'aide du groupe socialiste nous avons organisé un syndicat des locataires et une ligue des consommateurs contre la vie chère. Nous avons organisé une vive propagande en direction des ouvriers étrangers et des femmes (...) Nous les tard-venus, avec nos 800 syndiqués, nous sommes peut-être le syndicat le plus fort de la Fédération. D'après le système de vote employé dans les congrès fédéraux, ça nous donne droit à 32 voix, c'est-à-dire un quart des voix »*¹³. On perçoit là, comme rarement l'occasion nous en est donnée dans les sources, l'importance relative de Vienne dans l'histoire du mouvement ouvrier.

En tout cas l'activité de ses dirigeants se déploya dans une vigoureuse campagne contre la majorité confédérale. Le 10 août, le comité central du Syndicat textile se prononçait *« pour la reprise des relations internationales, contre l'Union sacrée qui n'a servi jusqu'à présent qu'à bâillonner la classe ouvrière et, plus énergiquement que jamais, pour le principe de la lutte de classe »*¹⁴. Puis il demandait à la direction de l'U.D. de l'Isère de se prononcer dans le même sens : *« Il y a urgence, écrit Clémentine Roidot, à faire connaître l'attitude du*

12 - C. Roidot à Cnudde, 16 août 1916, Archives I.H.S., Registre n° 6, p. 154.

13 - C. Roidot à Cnudde, 22 septembre 1916, *ibidem* p. 170.

14 - C. Roidot à Cnudde, 6 septembre 1916, *ibidem*, p. 161 à 163.

Bureau confédéral et surtout de Jouhaux qui depuis deux ans nous trompe et nous berne. Ces jusqu'au-boutistes justifient l'appui qu'ils apportent au gouvernement en feignant de croire nos libertés menacées par l'impérialisme allemand.... Mauvais bergers, ils nous mènent à grands pas vers la collaboration de classe dans un syndicalisme national. (...) Il faut qu'ils sachent que nous ne nous laisserons pas faire et tous nos efforts doivent tendre à rejeter du sein de la Confédération tous ceux qui ont trahi les principes fondamentaux du syndicalisme international »¹⁵.

La secrétaire de la Bourse du Travail multipliait les contacts afin de rassembler les minoritaires. Le 6 septembre elle demandait à Merrheim des tracts et des manifestes, ainsi que 100 numéros du *Journal des Métaux*. Le même jour, elle adressait une subvention au *Journal du Peuple*, le quotidien que venait de créer l'anarchiste Henri Fabre pour servir de tribune aux minoritaires. Elle se servit alors de ce journal pour s'adresser directement aux syndicats du Textile, puisque la Fédération se refusait à relayer sa demande d'un congrès. Elle fit également publier son appel par *Ce qu'il faut dire*, le journal anarchiste de Sébastien Faure, *Le Droit du Peuple*, le journal socialiste de l'Isère, et *Le Populaire*, journal socialiste de la Haute-Vienne devenu depuis le printemps le porte-parole des minoritaires de la SFIO.

C'est à la fin octobre que la Bourse du Travail obtint une première réponse à son appel. Elle émanait d'un certain Descamps, qui était probablement le secrétaire du syndicat textile de Villefranche-sur-Saône, puisque Clémentine Roidot lui répondit : « *Notre secrétaire, le camarade Richetta, qui a milité au syndicat textile de Villefranche se souvient un peu de vous et des incidents qui ont motivé votre exclusion de la Fédération* »¹⁶. Elle lui demanda l'adresse des syndicats textiles de Rouen, Condé-sur-Noireau, Dunkerque, Calais, tandis qu'elle se chargeait d'écrire aux syndicats lainiers de Labastide-Rouairoux, Lavelanet, Castres, Mazamet et Elbeuf. Le syndicat de Voiron répondit qu'il ne partageait pas tout à fait les positions du syndicat de Vienne, mais la grande majorité des syndicats textiles fut sans doute d'accord avec les Viennois puisqu'à défaut d'un congrès, le bureau de la Fédération accepta de convoquer une conférence fédérale à Paris pour le 26 décembre, avec à l'ordre du jour l'attitude de la Fédération depuis le début de la guerre, la reprise des relations internationales et le travail à effectuer pour l'après-guerre.

L'apaisement du conflit entre Vienne et Paris

Nous ne connaissons pas les résultats de la discussion. Mais ce qui est sûr c'est que le mois de décembre 1916 constitua un tournant dans le rapport des forces au sein du mouvement ouvrier. La bataille de Verdun venait de s'achever et l'horreur de cette guerre commençait à remuer les profondeurs du pays. Lors

15 - C. Roidot à Berthet, secrétaire de l'U.D. de l'Isère, 17 août 1916, *ibidem* p. 156.

16 - C. Roidot à Descamps, 27 octobre 1916, *ibidem* p. 188.

de l'assemblée générale du Syndicat du Textile, le 28 octobre 1916, Miglioretti affirmait que « *la responsabilité de la guerre n'incombait pas seulement à l'Allemagne, mais que toutes les nations avaient leur part de responsabilité* ». Il montrait « *les camarades socialistes, syndicalistes et anarchistes faisant tous leurs efforts pour arrêter cette monstrueuse guerre, pour une paix qui tienne compte des droits et libertés de chaque peuple* »¹⁷.

La direction de la CGT se sentait obligée de lâcher du lest. Deux jours avant la conférence fédérale du textile, les 24 et 25 décembre, se tenait à Paris une nouvelle conférence confédérale, au cours de laquelle Jouhaux conservait une majorité des deux-tiers. Mais à la SFIO la situation évoluait beaucoup plus vite. A la conférence nationale qu'elle avait convoquée elle aussi pour le mois de décembre, la direction du parti favorable à l'Union sacrée n'avait plus qu'une faible majorité (1537 voix contre 1407) et quelques jours plus tard, Jules Guesde et Marcel Sembat se retiraient du gouvernement, laissant Albert Thomas isolé au sein du cabinet Briand. L'Union des syndicats de Vienne suivait de très près les débats du parti socialiste, auquel appartenaient beaucoup de ses militants. Le 12 novembre, Raffin-Dugens, député de l'Isère et l'un des trois parlementaires socialistes présents à Kienthal, était venu affronter Joseph Brenier dans une réunion publique. Clémentine Roidot, s'illusionnant sans doute sur le contenu réel de l'opinion socialiste locale, s'écriait : « *L'opposition a obtenu au groupe socialiste de Vienne une belle majorité, c'est l'affirmation des vrais principes du socialisme international libertaire, j'y applaudis de grand cœur* »¹⁸. La méfiance de la militante anarchiste dut assez vite reprendre le dessus, puisque le 14 janvier 1917, elle demandait au dirigeant socialiste grenoblois Chastenot quelle avait été l'attitude du délégué de la section de Vienne lors de la conférence nationale de la SFIO.

Quoi qu'il en soit, les minoritaires adoptèrent vis-à-vis de la direction fédérale une attitude plus conciliante. « *Malgré certaines divergences d'opinion, rien ne nous empêche d'être bons camarades* », écrivait Clémentine Roidot à Henri Cnudde le 28 février 1917. Très au fait de la situation internationale, la secrétaire de la Bourse du Travail espérait visiblement amener sur ses positions une partie de la majorité : « *Etes-vous au courant, demande-t-elle à Cnudde, de la scission qui vient de se produire au sein de la social-démocratie allemande entre majoritaires et minoritaires ? Ce fait nouveau ne change-t-il rien dans votre manière de voir en ce qui concerne la reprise des relations internationales ?* ». Lorsque Cnudde lui demanda ce qu'elle pensait de la Révolution russe, elle répondit « *que c'est là le plus grand fait historique de cette guerre. La répercussion en sera immense ; tous les peuples de la terre sont frémissants du souffle de liberté qui a soulevé le prolétariat russe, tous les régimes autocrates en sont frappés à mort, et le Kaiser et sa clique doivent avoir peur, le spectre de la révolution doit peupler leurs insomnies (...)* Tous

17 - Archives I.H.S. Registre n° 3, P.V. A.G. syndicat textile 1913-1920.

18 - C. Roidot à Cnudde, 16 novembre 1916, Arch. I.H.S., Registre n° 6, p. 209.

nos efforts à nous socialistes, syndicalistes et anarchistes de tous les pays doivent tendre à faciliter la tâche du peuple allemand. Nos camarades russes l'ont bien compris. Cela est écrit en toutes lettres dans leur manifeste aux nations du monde »¹⁹.

Les relations entre le syndicat de Vienne et la Fédération du Textile furent ainsi empreintes d'une certaine sérénité pendant la plus grande partie de l'année 1917. Lors de l'assemblée générale du syndicat du Textile du 27 janvier, Miglioretti, délégué de l'Union locale aux deux conférences de décembre, se déclara satisfait de leurs résultats. Lorsque le Syndicat du Textile se lança dans un nouveau mouvement revendicatif au début du mois de mai, il reçut le soutien de la Fédération. Comme on l'a vu dans l'article précédent²⁰, la grève ne fut pas nécessaire. Cnudde intervint auprès du gouvernement, ce dont Clémentine Roidot remercia chaleureusement « *mon cher Cnudde* » le 20 mai 1917. On voit à quel point le ton des échanges s'était modifié. Des deux côtés, on était prêt à faire des compromis. Ainsi en juillet 1917 la majorité confédérale admettait la possibilité d'une conférence internationale qui réunirait en Suisse les centrales syndicales de tous les pays belligérants. Dans sa réponse, Clémentine Roidot acceptait que le programme de Leeds, si vivement combattu l'année précédente, servît de base à la discussion²¹. Finalement la conférence n'eut pas lieu. En revanche les minoritaires demandaient instamment l'organisation d'un congrès national de la CGT. Le dernier avait eu lieu au Havre en septembre 1912. Mais la minorité pacifiste se heurta à une fin de non-recevoir.

Nouvelles tensions

Il y eut là motif à une reprise du conflit interne à la CGT. Celui-ci intervenait dans un contexte de crise sociale et politique. L'Union sacrée avait vécu. Les ministres favorables au mouvement syndical, Malvy à l'Intérieur et Albert Thomas à l'Armement, ne faisaient plus partie du gouvernement. L'arrivée au pouvoir de Clemenceau laissait prévoir une politique de force avec la CGT. Un puissant mouvement social se développait dans tout le pays et s'accompagnait d'une énorme vague de syndicalisation qui semblait profiter à la minorité révolutionnaire du C.D.S. La direction confédérale pensait avoir tout à perdre d'un congrès national. Le 2 novembre 1917, Richetta écrivait à Cnudde : « *Tu nous avises que tu voteras contre la tenue d'un congrès confédéral. C'est tout naturel. Votre majorité étant fictive, un congrès infligerait à votre attitude depuis août 1914 un démenti et un camouflet retentissant. Nous prenons patience. Notre tour viendra, il faudra bien qu'un jour vous vous expliquiez devant toutes les organisations* ».

Pour calmer la minorité, la CGT convoqua, plutôt qu'un congrès, une nouvelle conférence confédérale pour le 23 novembre. Deux précautions valant mieux qu'une, elle ne la convoqua pas à Paris, où les minoritaires étaient en position de force, mais à Clermont-Ferrand. Comme l'escomptait sans doute le

19 - C. Roidot à Cnudde, 6 avril 1917, *ibidem*, p. 269.

20 - B.S.A.V. 109, 2014, fasc.4.

21 - C. Roidot à Cnudde, 6 juillet 1917, Arch. I.H.S., Registre n° 6 p. 291.

Bureau confédéral, les minoritaires se divisèrent. Ceux de Vienne faisaient partie des maximalistes. Le 7 novembre, les sept syndicats viennois décidaient de ne pas participer à la conférence de Clermont-Ferrand et appelaient au boycott toutes les fédérations et unions de syndicats²². Flageolet, secrétaire de l'U.D. de la Loire, alla plus loin en convoquant une conférence minoritaire à Saint-Etienne en décembre. Mais les Viennois ne virent pas la nécessité d'y participer. La minorité était véritablement en pleine crise. L'Union Départementale du Rhône, pourtant dirigée par les anarchistes avait décidé de se rendre à la conférence confédérale. Une grande partie des minoritaires se rallia à Clermont-Ferrand au texte de la majorité. Le radicalisme des Viennois et des Stéphanois ne faisait pas recette. La Bourse du Travail de Vienne était menacée d'isolement.

Cependant les ponts n'étaient pas coupés avec la Fédération du Textile. Miglioretti écrivait à Cnudde le 29 novembre : « *Mon cher Cnudde, tu me dis que je pense qu'un congrès peut amener la fin de la guerre, non mon ami, je ne suis pas aussi naïf, mais j'estime qu'une attitude nouvelle de la majorité, qui serait contre l'union sacrée, pourrait influencer sur la durée de la guerre. Pour quant à l'espoir que la minorité passe majorité au cours d'un congrès, si tu penses que c'est de notre part une question d'amour propre, tu te trompes. Nous serions plus heureux de voir la majorité se rallier aux idées minoritaires que les minoritaires devenir majorité, laissant ainsi subsister le désaccord au sein de l'organisation* ». Le 19 décembre Miglioretti demandait à Merrheim, qui pourtant s'éloignait de plus en plus de la minorité et avait d'ailleurs été exclu du C.D.S., de venir faire une causerie à Vienne sur les résultats de la conférence de Clermont-Ferrand. Celle-ci avait décidé l'organisation d'un congrès confédéral en 1918 et il convenait de ménager des évolutions possibles du rapport de forces.

C'est dans ces conditions que commença la préparation du grand mouvement de la draperie viennoise annoncé depuis l'automne 1917. A lire la correspondance de la Bourse du Travail, il semble bien que les dirigeants viennois se trouvaient pris entre le marteau et l'enclume. La classe ouvrière était à bout. Elle réclamait un mouvement contre la vie chère sans attendre le printemps. Mais le Syndicat du Textile ne voulait pas brusquer les choses. L'annonce d'un congrès fédéral du Textile, précédant un congrès confédéral, laissait espérer, sinon un renversement de majorité, du moins une mobilisation générale de la classe ouvrière pour ses revendications. Il fallait garder les forces viennoises intactes pour pouvoir les lancer dans la bataille le moment venu. Pour le moins, un mouvement revendicatif viennois devait pouvoir se coordonner avec toutes les forces révolutionnaires de la région lyonnaise. Pour ce faire, Richetta multipliait les contacts, tout en veillant à ne pas éveiller les soupçons de la police. C'est ainsi que le 11 janvier il envoya à Lyon se concerter avec Bécirard, secrétaire de l'U.D. du Rhône, deux jeunes militants du syndicat, Marcel Perdrix et Auguste Hercllet. Ce dernier, avait tout juste vingt ans. C'est le moment de présenter celui qui, avec

22 - Résolution de l'Union des Syndicats de Vienne, 7 novembre 1917, *ibidem* p. 331.

Richetta, allait devenir dans les années vingt un des principaux dirigeants nationaux de la C.G.T.U.

Auguste Hercllet

Le jeune militant n'était à Vienne que depuis quelques années. Ses racines familiales n'étaient d'ailleurs ni dans la région lyonnaise ni dans l'industrie textile. Elles se trouvaient en Champagne, dans cette partie septentrionale de la Haute-Marne qui jouxte les départements lorrains. C'était depuis toujours une région de fonderies qui utilisaient les minerais locaux, la force motrice de la Marne et le bois de chauffe de forêts abondantes. Le père d'Auguste, Emile Hercllet, était de Saint-Dizier. Celui-ci avait perdu sa mère à l'âge de sept ans, et son père Simon (le grand-père d'Auguste), ouvrier forgeron, avait disparu quelque temps après la mort de son épouse. Emile fut sans doute alors pris en charge par ses frères, qui avaient treize et huit ans de plus que lui. Ils étaient eux aussi métallurgistes. L'aîné, Aristide, était forgeron comme son père. Anselme, le second, était mouleur. Emile devint ébarbeur. La famille avait migré vers le sud, le long de la Marne, probablement à la recherche d'emploi. Elle s'était établie d'abord à Bienville, puis à Fontaines-sur-Marne, à mi-chemin de Saint-Dizier et de Joinville. C'est dans ce dernier centre de la métallurgie champenoise qu'Emile Hercllet épousa en 1897 Maria Rollet. Cette fille de journaliers de Joinville avait pendant quelques années séjourné à Belfort où elle avait eu deux enfants naturels avant de revenir travailler dans sa ville natale comme cuisinière. Elle avait 32 ans, alors qu'Emile en avait à peine 24. Il l'avait sans doute connue par son frère aîné, Henri Rollet, qui était mécanicien. Le dernier témoin de leur mariage était encore un métallurgiste, ébarbeur comme Emile Hercllet. On voit là à quel point le milieu professionnel surdéterminait la vie ouvrière en cette fin du XIX^e siècle.

Il y avait pourtant parfois des bifurcations : ainsi retrouve-t-on Emile Hercllet à Raon-l'Étape, dans les Vosges, où il travaille dans une grande usine textile, l'entreprise Amos. Cette société alsacienne plus que centenaire était la principale pantouflierie française. C'est dans cette localité des bords de la Meurthe que grandit Auguste Hercllet. Se souvenait-il de la grève de 1907 qui avait fait trois morts parmi les ouvriers chargés par la cavalerie ? Est-ce après cette grève terrible que la famille s'était installée à Vienne ? En tout cas, la tradition métallurgique de la famille Hercllet s'est alors perdue au profit de l'industrie lainière. De ces années passées en Lorraine, Auguste Hercllet n'avait visiblement pas de bons souvenirs. Devenu en 1923 secrétaire de la Fédération C.G.T.U. du Textile, lors d'un meeting à Raon-l'Étape, il ne put s'empêcher d'évoquer la figure d'un père qu'il qualifiait « d'ivrogne et bavard », sans doute pour accentuer le contraste avec celle du militant sérieux et responsable qu'il entendait promouvoir. C'est probablement à Vienne que le jeune garçon commença à travailler dans le textile, à l'âge de 13 ans. A seize ans, il était déjà syndiqué.

Lorsque la guerre éclata, il était trop jeune pour être mobilisé. Dès le printemps 1917, il faisait partie de la direction du syndicat du Textile. C'est à lui que Richetta confia en janvier 1918 une mission de la plus grande confiance : préparer la grève générale insurrectionnelle que le C.D.S. avait prévu pour le printemps suivant à partir du pivot révolutionnaire que constituait la région lyonnaise.

L'impatience ouvrière

Cependant il semblait difficile de contenir longtemps l'impatience du prolétariat viennois, en particulier celle de toutes ces ouvrières qui avaient de plus en plus de mal à nourrir leurs enfants en travaillant onze heures par jour. Dès la fin novembre, Miglioretti avait énoncé les revendications de la CGT viennoise : une augmentation des salaires de 2 F par jour et la « semaine anglaise »²³. Le 4 janvier 1918, il prévoyait le mouvement pour le mois de mars avec une revendication de 2,50 F par jour, ce qui porterait la journée moyenne des tisseuses à 10 F pour 10 heures de travail. Mais le syndicat se trouva dans l'impossibilité de retenir plus longtemps le mouvement revendicatif. Lors de l'assemblée générale réunie au théâtre le 25 janvier, 1200 ouvriers du textile se prononçaient pour une demande immédiate de 2,50 F par jour et 3 F pour les travailleurs de nuit. A cette revendication salariale, le syndicat ajoutait alors une dimension révolutionnaire en faisant voter une résolution de soutien aux militants pacifistes emprisonnés (Marie et François Mayoux, Hélène Brion et Lucie Colliard)²⁴ et une « *adresse de salut fraternel et de remerciements aux camarades Lénine et Trotski, les révolutionnaires russes, pour leur attitude vraiment socialiste et leurs efforts en vue d'une paix juste et démocratique* »²⁵.

Le 7 février, la draperie presque unanime (5000 grévistes) cessait le travail. Miglioretti était très inquiet des possibilités pour le syndicat de contrôler le mouvement. Il télégraphiait à Berthet, secrétaire de l'U.D. de l'Isère : « *Grève textile déclarée. Surexcitation grande. Sommes pas maîtres du mouvement. Situation critique* ». Les autorités avaient si bien conscience du danger que deux jours de grève suffirent pour obtenir une indemnité de vie chère de 1,75 F par jour. Ce que les ouvriers ignoraient alors c'est que l'augmentation n'avait pas coûté un sou au patronat textile. L'Intendance militaire avait accepté, pour rétablir le calme, de financer la totalité de l'augmentation.

Ce sacrifice fut vain. L'agitation ouvrière reprit de plus belle. Plusieurs maisons de draperie furent de nouveau touchées par la grève : 40 grévistes chez Frenay, à Pont-Evêque, du 11 au 13 février, 50 grévistes chez Chomienne, du 12 au 19 février, 50 également chez Chaumielle du 18 au 21 février²⁶. Surtout,

23 - Semaine de cinq jours et demi libérant l'après-midi du samedi : ce que nous appelons depuis le « week end ».

24 - Voir ces noms dans le *Maitron*.

25 - Archives I.H.S. Registre n° 3, P.V. A.G. syndicat textile 1913-1920.

le 13 février, éclatèrent de très graves incidents qu'évoque Richetta dans son autobiographie. Dans ce texte à la narration incertaine (il y a par exemple des erreurs de date ou des raccourcis difficiles à interpréter), on apprend que deux châteaux des patrons du textile furent attaqués par les grévistes. Il s'agit probablement du château Colas et du château Bonnier. Le premier appartenait à l'un des propriétaires de la Société Pascal-Valluit et se trouvait place d'Arpôt. Il a

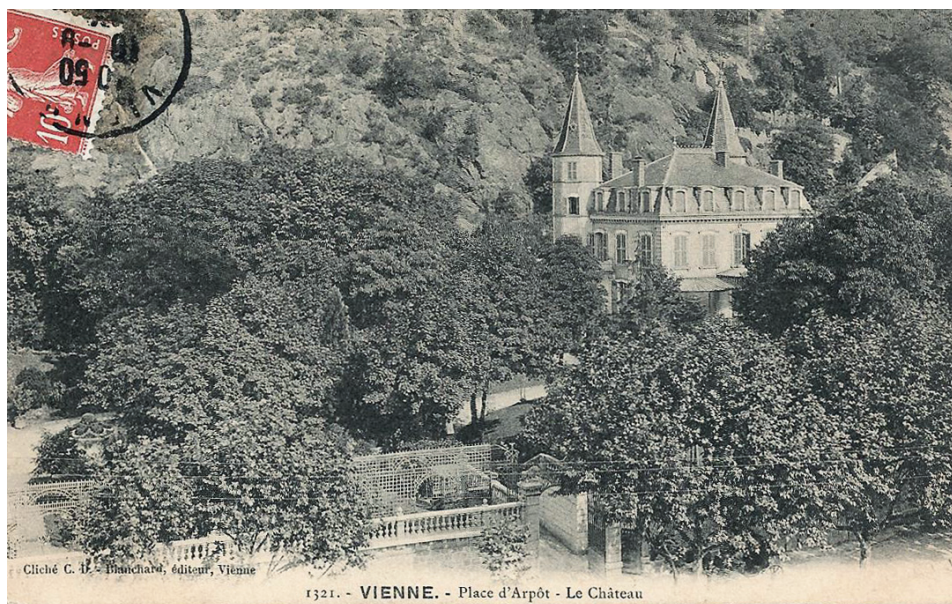


Fig. 3 et 4 - Le château Colas (clichés Camille Didier, cartes postales éditions Blanchard).

aujourd'hui disparu au profit d'un groupe d'immeubles d'assez bon standing. On peut toutefois s'imaginer la scène en considérant la terrasse entourée d'un long mur à balustrade qui domine la place et la rue Francisque-Bonnier. Le second avait été construit par Francisque Bonnier, propriétaire des usines de Bechevienne, qui avaient fusionné en 1917 avec Pascal-Valluit pour former les Etablissements réunis. Il se trouvait dans la montée de Bon-Accueil où il est devenu un des bâtiments du lycée agricole. Il semble bien que les ouvriers en colère ne s'en soient pas pris seulement aux patrons d'Estressin, mais aussi à la villa Vaganay de la rue Victor Hugo ²⁷. Auguste Vaganay, qui l'avait achetée à la veille de la guerre, était le troisième fils de Joseph Vaganay. Celui-ci avait fait de son entreprise la seconde de Vienne après Pascal-Valluit. Tandis que ses deux



Fig. 5 - Maison Vaganay, vue de l'ouest.



Fig. 6 - Maison Vaganay, vue du nord-ouest.

frères, François et Barthélemy, s'occupaient de la fabrication (leur père avait 78 ans en 1918), Auguste Vaganay dirigeait le service commercial. Agé de 45 ans en 1918, c'était un dandy hautain qui menait la grande vie et étalait son mode de vie luxueux. Dans son garage de la rue Schneider ce célibataire dépensier garait ses 3 limousines Peugeot, une rouge, une bleue et une verte. Il agrandit la villa de la rue Victor-Hugo et la fit redécorer par les meilleurs artistes de l'Art Nouveau (ceux de l'Ecole de Nancy) à partir de 1915. Il affichait ainsi cette volonté d'ostentation que l'on retrouvait à la même époque dans la villa Berliet de l'avenue Esquirol, dans le quartier de Montchat, à Lyon. On peut comprendre qu'en pleine guerre, tandis que ses ouvriers et plus encore ses ouvrières avaient le plus

27 - Thibault Glerean, *La Villa Vaganay*, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art, université Pierre Mendès-France, 2004. La partie haute de la rue Victor-Hugo avait été achevée en 1890 pour relier la gare à la vallée de la Gère par la montée des Epies. L'architecte Antoine Jean Joseph Viennois avait construit cette villa pour lui-même, au n° 15 de la rue, en 1902-1903 puis l'avait vendue en 1913 à Auguste Vaganay.

grand mal à s'approvisionner, sa maison devînt le symbole d'un cynisme intolérable. Dans une lettre non datée, mais qui est sans doute postérieure aux incidents de février 1918, son père est le premier à stigmatiser « *le mépris qu'Auguste affecte pour l'opinion publique. A ce sujet son acquisition de la rue Victor Hugo a été une mauvaise inspiration. Elle l'a mis en vedette et fait naître des commentaires dans tous les milieux, même dans ceux où il était inconnu. (...) La transformation surtout, beaucoup plus que l'achat, a contribué à le faire connaître, et elle a servi de thème pour le développement de la critique. Tout cela démontre le fol orgueil et l'inconséquence...* »²⁸. Le cas d'Auguste Vaganay n'était pourtant pas isolé. A la même époque dans le département du Rhône, le directeur de la sûreté écrit au préfet : « *La fortune subite des patrons métallurgistes, le succès inespéré de leur industrie, le besoin de profiter sans retard de bénéfices dépassant les conceptions les plus audacieuses, les ont entraînés à des manifestations extérieures de luxe et de bien-être qui réagissent d'autant plus vivement sur l'esprit public qui était accoutumé, à Lyon, aux traditions d'économie et de simplicité affectée qui distinguait la vieille industrie de la soie* » (Archives Départementales du Rhône, 4 M 234).

Vienne au bord de la guerre civile

Nous n'en savons pas plus sur ces journées durant lesquelles les « châteaux » des patrons furent assiégés par leurs ouvriers. En tout cas le tableau qu'en fait Richetta *a posteriori* est dramatique : « *des gendarmes sont blessés, pendant deux jours les ouvriers et ouvrières sont les maîtres de la ville (...) Quatre régiments de cavalerie, en plus de celui cantonné à Vienne et du bataillon du 99^e d'infanterie, plusieurs centaines de gendarmes, des autos blindées tiennent Vienne en état de siège. Mais bien qu'inculpé avec Hercllet et Miglioretti de provocation au meurtre et au pillage, (d'incitation) de militaires à la désobéissance en temps de guerre, de menées anarchistes suivies d'effets, le gouverneur de Lyon n'osa pas nous faire arrêter* ». Curieusement, les incidents de février n'ont laissé aucune trace dans les archives de la Bourse du Travail. « *Les événements se précipitent* » se contente d'écrire Miglioretti dans une lettre du 20 février 1918. Ce laconisme s'explique par une action clandestine des militants viennois que nous ne soupçonnions pas. Car ce qu'on découvre dans l'autobiographie de Richetta à ce sujet est proprement sidérant : le groupe du C.D.S. possédait trois mitrailleuses, 10 000 cartouches, des grenades, des fusils Lebel. Une partie de ce stock fut découvert par la Sûreté de Lyon dans une île du Rhône près de Salaize. Le dépôt d'armes saisi par la police comprenait une mitrailleuse, 200 grenades, 30 fusils, et 5 caisses de cartouches. C'est bien une grève insurrectionnelle qui avait été prévue pour le printemps et l'exaspération ouvrière gênait considérablement les révolutionnaires du C.D.S. Ce qui est plus surprenant encore est que Richetta et ses camarades n'aient jamais été inculpés d'un motif plus grave que la provocation ou l'incitation à la désobéissance. La découverte du dépôt d'armes

28 - Thibault Glerean, *op.cit.* p. 18-19.

n'a jamais permis aux agents de la Sûreté de remonter jusqu'aux dirigeants, malgré le nombre sans doute non négligeable de délateurs potentiels, comme on le verra dans un prochain article. Le cloisonnement de l'activité clandestine était donc sans faille.

En tout cas l'effervescence revendicative ne retombait pas. Trente ouvriers du Bâtiment firent grève le 1^{er} mars dans l'entreprise Clet. L'assemblée générale du Textile du 16 mars réunit 700 ouvriers et fut marquée par des discours révolutionnaires contre la guerre. Le 19 mars, après une assemblée générale du Bâtiment, des petits groupes sillonnèrent la ville en criant des mots d'ordre pacifistes. Ces incidents se répétèrent dans la nuit du 24 au 25. Cent-cinquante ouvriers des Etablissements Frenay, décidément très combatifs, firent de nouveau grève les 25 et 26 mars. Cette tension sociale chronique incitait Miglioretti à préparer d'autant plus activement la grève générale révolutionnaire dans laquelle le pôle minoritaire régional devait jouer un rôle décisif. Il s'adressa à Pierre Brizon pour lui demander de convoquer un congrès régional minoritaire. Brizon était, rappelons-le, l'un des trois députés socialistes qui avaient participé à la conférence de Kienthal. Inlassable propagandiste de la paix au sein de la SFIO, il était un des principaux leaders de la minorité. Nous avons vu dans l'article précédent sa compagne Marcelle Capy faire une conférence à Vienne en août 1917. Brizon lui-même était venu à son tour faire une causerie à la fin d'octobre. Miglioretti lui avait demandé le 5 décembre d'interpeller le gouvernement sur les incidents de Saint-Julien-Molin-Molette. Si Miglioretti s'adressait encore à lui alors que ce n'était pas un syndicaliste, c'est parce qu'il n'avait aucune nouvelle de Péricat, le leader du C.D.S., à propos duquel il manifestait son étonnement de le voir participer avec Merrheim à la conférence interalliée socialiste et syndicaliste qui avait eu lieu à Londres en février. On le voit, la situation était confuse, les liaisons difficiles, les positions politiques encore mouvantes. Cela augurait mal de la grève générale insurrectionnelle prévue par le C.D.S. Ce qui semblait clair pour tous, c'est que le triangle Lyon - Vienne - Saint-Etienne serait le foyer du mouvement révolutionnaire. A preuve cette proposition surprenante de Miglioretti à Cnudde, qui semblait se résoudre à organiser un congrès fédéral du Textile : celle de le tenir à Vienne, « *sur la ligne P.L.M., à peu près au centre des organisations du textile* »²⁹.

La grève révolutionnaire

Le congrès régional eut lieu à Saint-Etienne le 25 mars. Il demanda à la direction de la CGT d'organiser un congrès confédéral avant le 21 avril. A défaut il demandait au C.D.S. de l'organiser lui-même. Le 5 avril Richetta écrivait à Charles Benoît, l'un des dirigeants du groupe anarchiste des "Temps nouveaux" : « *Nous avons décidé de mener dans toute la région une active*

29 - Miglioretti à Cnudde, 20 février 1918, Arch. I.H.S., Registre n° 6, Correspondance de la Bourse du Travail 1907-1918.

campagne de propagande contre la guerre, en faveur d'une paix juste et durable, sans annexion ni indemnités, selon la formule des soviets russes. » Quant aux moyens de cette campagne, Miglioretti était particulièrement virulent, parlant de « *descendre dans la rue, envoyer un ultimatum au gouvernement, pratiquer l'action directe* ». Dès son retour du congrès de Saint-Etienne, Miglioretti était convoqué par le sous-préfet. Le gouvernement avait décidé d'en finir avec l'agitation viennoise. Tout attroupement de plus de 10 personnes était désormais interdit. Miglioretti menaça alors le sous-préfet d'une réaction violente du prolétariat viennois si l'arrêté d'interdiction était affiché. Il se croyait en position de force. Ce n'était pas le cas. L'instruction contre lui, Richetta et Hercllet suivait son cours. Surtout, la grande offensive allemande venait de percer le front français et un sursaut de patriotisme allait fatalement entraver l'action révolutionnaire. Il est vrai que les trois dirigeants sentaient encore autour d'eux un fort soutien de la base ouvrière. Le 20, puis le 30 avril, lorsqu'ils furent interrogés à Lyon par la Sûreté militaire, un millier d'ouvriers vint les attendre et les acclamer à leur retour à la gare de Vienne. En réalité les autorités attendaient une occasion favorable pour décapiter le mouvement ouvrier viennois. Elles laissèrent passer la grève du 1^{er} mai, qui connut un succès certain puisque 3000 grévistes du textile, de la métallurgie et du bâtiment, interdits de rassemblement à Vienne, se réunirent au lieu-dit Pierreplate, de l'autre côté du Rhône ³⁰.

Entre-temps, devant le refus de la CGT de convoquer un congrès confédéral, le C.D.S. avait convoqué pour les 19 et 20 mai, à Saint-Etienne, le congrès national de la minorité qui devait déclencher la grève générale révolutionnaire. Le déroulement et les effets de ce congrès seraient à analyser dans le détail, si toutefois les sources existent. Il semble bien en tout cas qu'il n'ait pas réussi à rassembler toute la minorité : d'après François Caussin et Bernard Dangréaux ³¹, aucun dirigeant grenoblois n'aurait participé au congrès de Saint-Etienne. D'autre part, la coordination de l'action se faisait très mal : lorsque l'ordre de grève fut lancé à l'issue du congrès, celle-ci durait déjà depuis une semaine dans la région parisienne et elle s'arrêta le 21 mai, au moment même où elle devait s'étendre à tout le pays. Enfin la situation du front donna un coup de frein brutal à l'offensive pacifiste : après une première percée allemande sur la Somme en mars, puis une seconde en Flandre en avril, une troisième était en train de se produire en Champagne et menaçait la capitale.

À Vienne, la grève commença le 21 mai. Elle s'annonçait mal. L'U.L. CGT n'avait pu réunir dans la matinée que 1500 grévistes dans la campagne viennoise,

30 - Le lieu-dit Pierreplate, qui a disparu aujourd'hui des cartes topographiques, se trouverait, d'après Gabriel Chapotat (*La croisée de Vienne*, première partie, Bourgoin 1959), sur le plateau qui domine Saint-Romain-en-Gal, dans les bois du Grisard, près du pylône bien connu des Viennois. Situé à près de 500 m d'altitude, à 4 ou 5 km de Vienne, ce lieu semble bien éloigné de la ville pour avoir accueilli un rassemblement ouvrier. On peut donc douter de la fiabilité de cette information policière.

31 - François Caussin et Bernard Dangréaux, *op.cit.*

soit deux fois moins qu'au 1^{er} mai. Richetta, Miglioretti et Hercllet y assistaient mais s'abstinrent d'intervenir. Le lendemain, pour éviter tout conciliabule, les autorités firent fermer cafés et restaurants. Les grévistes ne furent plus que mille à se retrouver à Saint-Cyr. Le mouvement était déjà en reflux. C'était le moment pour l'autorité de frapper un syndicalisme affaibli par la conjoncture. Le 23 mai Richetta, Miglioretti et Hercllet furent arrêtés dans une ambiance extrêmement tendue : « *les rues barrées, la cavalerie massée pour la charge, les mitrailleuses pointées, le fusil chargé, 3000 soldats et gendarmes contre la classe ouvrière, et malgré cela une si vive réaction des ouvriers et ouvrières que le commandant de gendarmerie nous demanda à nous les prisonniers de faire un appel au calme* »³². Les trois dirigeants furent ensuite emmenés à Lyon, à la prison Saint-Paul, et déferés au conseil de guerre.

Les grévistes arrivèrent encore à tenir une nouvelle réunion à La Bâtie mais la grève s'étiola rapidement. La plupart des métallurgistes reprirent le travail. Les jours suivants, les arrestations se multiplièrent, suivies de condamnations immédiates. « *Une jeune fille a reçu un coup de poing qui lui a cassé une dent, elle a eu trois mois de prison sans sursis* »³³. Le 26 mai le Comité ouvrier de Vienne appelait à reprendre le travail le 28. La grande offensive ouvrière qui devait mettre fin à la guerre était donc un fiasco. En trois ans, un fort mouvement révolutionnaire, dont la région lyonnaise était un des foyers majeurs, s'était développé dans le mouvement ouvrier français. Cependant, s'il était sur le point de conquérir la majorité de la SFIO, ce courant restait très minoritaire à la CGT, avec moins d'un tiers des voix. A Vienne comme dans d'autres concentrations ouvrières, les militants avaient cru pouvoir forcer le destin. Mais dans la masse ouvrière, le sentiment patriotique l'avait emporté sur les velléités révolutionnaires. L'échec était cuisant et se payait de l'emprisonnement des trois principaux dirigeants. Comment la CGT viennoise allait-elle survivre à cette épreuve ?

A suivre....

32 - Archives de Moscou.

33 - C. Coste à Cnudde, mai 1918, Archives I.H.S., Reg.n°6, p. 460.

La redécouverte d'une œuvre d'Adrien Ouvrier : *Le Moulin Reygner dit Moulin sur la Gère*

A la faveur d'une vente de tableaux est réapparue, il y a quelques mois, une peinture à l'huile d'Adrien Ouvrier, avec pour motif un établissement industriel de Vienne, emblématique des installations qui se sont échelonnées dans la vallée de la Gère depuis la naissance de l'industrie, aux XVIII^e – XIX^e siècles, et qui ont connu jusqu'à nos jours bien des aléas ou des changements d'affectation....

Peinte à l'huile sur carton (L. 35, 3 cm x h. 27,7cm), cette œuvre est signée en bas à droite « A. Ouvrier ». Au dos, en haut et à droite, le titre est écrit au crayon : « Vienne. Moulin sur la Gère » ; une étiquette collée au dos rappelle l'appartenance de l'artiste à la Société des Artistes Français : « Adrien Ouvrier, Sociétaire des Artistes Français ». La date de cette peinture n'a pas été mentionnée par le peintre. Mais on est tenté de situer sa réalisation dans les premières années de son installation à Vienne, après 1924 – autour de 1930¹.

Le site

Pour réaliser son tableau le peintre s'est installé sur la rive droite de la Gère, face à un ensemble de bâtiments, relevant de différentes époques, et qui constituaient alors la minoterie Reygner, en activité depuis 1873. Le moulin est exposé vers le nord-ouest. Deux roues à aubes verticales fournissaient l'énergie à partir d'un bief, petit canal de dérivation qui longeait la façade des bâtiments, depuis le « barrage de la Saulée » aménagé en amont des constructions de la minoterie (à gauche sur la peinture). Un pont-écluse, construit après la guerre de 1914-1918, assurait le passage entre la rue de Vienne à Pont-Evêque (rive droite) et les moulins.

La peinture

Le chevalet a été posé sur les bords herbagés de la rivière dont les eaux coulent vers la droite en un flot rapide et abondant où miroite le ciel bleu sans nuages. Les touches bleues au pinceau sont dominantes, s'éclaircissent vers l'aval, mais sont aussi mélangées d'autres couleurs (violet, blanc, jaune et orange), reflétant celles de l'arrière-plan.

1 - L'œuvre achetée récemment a été remise par Christian Ouvrier à la Société des Amis de Vienne.

L'arrière-plan, de l'autre côté de la rivière, composé en diagonale montante, est occupé par l'alignement des façades des bâtiments de la minoterie, bordées dans la partie droite par une berge ou délaissé, en herbes traitées au couteau.



Fig. 1 : Le moulin Reygner. – A. Ouvrier, huile sur carton [Société des Amis de Vienne – don C. Ouvrier].

L'éclairage des principaux bâtiments est uniformisé par des façades ocre-jaune, percées dans leur élévation de grandes fenêtres, plutôt suggérées sommairement par des touches de pinceau verticales d'un ocre plus ou moins soutenu.

A l'extrémité droite, la façade du magasin à grains (?), aux touches de couleurs assombries, fait contraste avec le reste des bâtiments qui sont illuminés par le soleil et elle fait le lien avec les masses sombres des roues. Des touches vertes dans les parties hautes des façades, au contact du bâtiment de droite, suggèrent des éclaboussures projetées par la roue.

Sur ce fond, les deux roues hydrauliques (du type de roue en-dessous), polarisent le regard par leur volume, leur masse plus foncée que l'arrière-plan, le détail du dessin, et l'application de plusieurs nuances de couleurs ; leur mouvement est suggéré par les retombées d'eau sur les palettes inférieures. Cette recherche de l'effet paraît être à l'opposé du

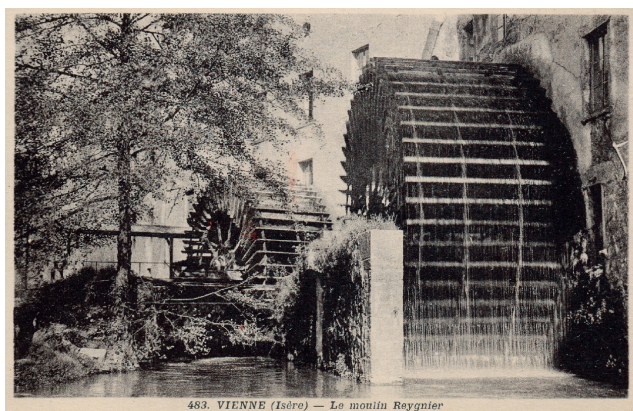


Fig. 2 : Le moulin Reygnier sur les cartes postales (début XX^e siècle)
[collection P. Blanchon].



Fig. 3 : Papiers de commerce [collections P. Giraud, Société des Amis de Vienne]

- A - Facture du 22 juin 1918, avec en-tête des Grands Moulins de Vienne / François Reygner.
 B - Facture du 1^{er} octobre 1926, avec en-tête des Grands Moulins de Vienne / François Reygner.
 C - Facture du 4 décembre 1935, avec en-tête de la Compagnie Agricole de Minoterie, Grands Moulins de Vienne.

traitement plus libre, et plus homogène des façades des bâtiments industriels.

Sur la gauche du tableau, situés à l'amont, apparaissent une partie de la " jetée " et de l'écluse surmontée d'un pont, et un déversoir aménagé sous le dernier bâtiment. Des touches bleu et blanc rejaillissant sur le fil de l'eau rappellent la présence de la chute.

Dans un plan intermédiaire, quelques arbres, déchargés de leur feuillage, relie l'eau et le ciel en introduisant un effet discret de verticalité en avant de l'alignement des façades.

On décèle sur ce paysage à sujet viennois, l'ambiance « méditerranéenne » que le peintre affectionnait, et que l'on retrouve affirmée dans ses œuvres méridionales (Languedoc, Provence, Corse). Mais ce qui le caractérise c'est le contraste recherché entre la stabilité de l'ensemble architectural, sans détails pittoresques, et la fluidité des eaux de la rivière. Quant au point de vue du peintre, on remarque qu'il a été assez proche de celui qu'ont privilégié les éditeurs de cartes postales au début du XX^e siècle. Sur les en-têtes de papiers de commerce au nom des Moulins Reygner, l'angle est aussi à peu près le même, mais le recul du dessinateur permet ici de situer l'établissement dans son environnement.

Ce petit tableau est un nouveau, même modeste, témoin de l'intérêt porté à l'architecture industrielle par les artistes, et en particulier au thème du moulin. Il vient compléter le dossier iconographique constitué en 1997 à l'occasion de l'exposition *Paysage industriel à Vienne. D'usines en usines*. Déjà la vallée de la Gère y tenait une place importante².

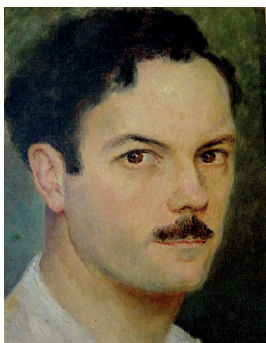
2 - Exposition des musées de Vienne, au cloître Saint-André-le-Bas, juillet 1997 – janvier 1998. Un catalogue portant le même titre avait été publié à cette occasion par les musées de Vienne.

Bibliographie :

Pascale Bodin, « Le moulin Reygner », dans *BSAV*, 85, 1990, 1, p. 26-31.

Roger Dufroid, *Vienne. Petit dictionnaire encyclopédique*, 2^e fasc., *Les vallées de la Gère et de la Vega*, 1990, n° 78. A consulter : le site <http://patrimoine.rhonealpes.fr/> qui consacre une fiche à l'architecture et à l'histoire de cet établissement industriel.

A mon père



Aujourd'hui mon but n'est pas de réécrire une biographie concernant mon père, cela a été fait avec une connaissance parfaite par Roger Lauxerois dans l'ouvrage paru en 2007 « *Adrien Ouvrier Carnets de croquis de guerre* », Vienne-Musées - Paris, Éditions Somogy ; de même Jean-Yves Estre, journaliste, lui a consacré plusieurs articles dans le *Dauphiné libéré* et dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 97, 2002, 4, p. 3-29 a publié des « Extraits. A propos des carnets de campagne »¹.

Dans les lignes relatant quelques souvenirs, j'aborderai le ressenti, l'humain, la vision d'un enfant en face d'un père drôle et aimant, toujours attiré par son métier d'enseignant, son œuvre de peintre.

Quelques repères biographiques

Bien qu'étant né à Aigueblanche en Savoie (1890) sa véritable terre d'adoption fut Narbonne. Son père comptable, sa mère institutrice, ses deux frères Joseph et Louis, formaient une famille très unie et très pratiquante. Sa mère lui donna le goût de la culture musicale et artistique. Arrivé à l'âge de 20 ans, Adrien eut le désir de faire des études artistiques ce qui contraria son père. Il fit alors une demande de bourse à la ville de Narbonne et put ainsi réaliser son rêve en allant étudier à Toulouse durant quatre années. Puis il monta à Paris pour se perfectionner dans l'atelier de Cormon et de Laguillermie,

Mobilisé en 1913 pour ce qui devait être un service militaire de trois années, il resta en fait sept années sous les drapeaux du fait de la guerre. Il avait emmené avec lui des carnets qui lui permirent de prendre des notes, des croquis¹ tout au long de la guerre. Il fut soutenu durant tout ce temps par son professeur de gravure F. Laguillermie qui avant son départ à l'armée devait le présenter au prix de Rome de gravure ; cela fut fait à la fin de la guerre en 1919.

* A l'occasion de l'article consacré à la redécouverte du « Moulin Reygnier », Christian Ouvrier a souhaité l'accompagner d'une évocation de souvenirs d'enfance [NDLR].

1 - Ces carnets de guerre ont été transmis par moi-même au musée de Vienne ayant le sentiment qu'ils faisaient partie d'un patrimoine national.

Mon père rencontra Alice Gaubiac qui devait devenir son épouse en 1923. En 1924 Il devient professeur de dessin titulaire au collège Ponsard à Vienne. Peu de temps après, le Centre d'éducation artistique de Vienne fut pour lui une occupation supplémentaire, qu'il compléta bien vite par une collaboration active à des manifestations locales, des illustrations dans les *Pages Viennoises*, *Électricité de France* ; en 1945 il participa à un ouvrage important édité par Jean d'Auvergne, *Vienne en France*. Tout cela étant accompagné d'expositions de ses œuvres dans divers endroits. Il fut avant tout artiste, ce furent les couleurs chaudes retrouvées dans le Narbonnais, en Provence, en Corse, qui marquaient sa sensibilité et accaparaient toutes ses vacances scolaires. C'est ainsi qu'il décéda d'un infarctus à Saint-Tropez le 17 août 1947 où sa tombe fut érigée².

Souvenirs d'enfance

J'ai perdu mon père alors que j'avais onze ans. Cela s'est passé sur notre lieu de vacances, à Saint-Tropez où mes parents avaient loué le rez-de-chaussée d'une maison en direction de la chapelle Sainte-Anne. A cette époque le trajet était long et difficile. La voie ferrée n'était pas praticable, suite aux combats qui avaient eu lieu dans le secteur lors de la Libération par les Alliés. Il a donc fallu terminer à pied les kilomètres nous séparant du terminus.

Durant la courte période où j'ai été proche de mon père il m'est toujours apparu comme étant très actif malgré son état de santé.

Saison 1

C'était dans les années 1942-1943 un froid terrible figeait les espaces. Les nouvelles n'étaient pas rassurantes, chacun filait son chemin, espérant la venue d'un jour prochain plus apaisant.

J'étais dans mon lit, je rêvais les yeux ouverts, une mauvaise diphtérie me tenait couché. Une odeur d'essence de térébenthine flottait dans la pièce, car c'était dans le séjour que l'on m'avait mis, la seule pièce chauffée. Le radiateur à gaz générait une chaleur douce, et le chat ronronnait. J'avais sept ans, je promenais un regard fiévreux sur le plafond blanc gris, rendu blafard par la faible réverbération du sol neigeux au travers de la fenêtre qui donnait sur la place de l'Hôtel-de-ville. Les tableaux de mon père posés au mur et les dessins de la tapisserie occupaient mon imagination et se transformaient en nuages virevoltants, en visages étranges, en éléments cosmologiques. Je ne me posais pas de questions, en tout cas pas sur la maladie.

Allongé je me remémorais les images d'une enfance heureuse. Le plus souvent en vacances au bord de la mer ou parfois à la montagne. Mes parents, mon père enseignant, adoraient la Corse, ses couleurs, l'opposition entre la montagne et les rivages sans fin entrecoupés de rochers. Il emportait ses toiles, son chevalet. A l'époque peu d'estivants venaient contrarier cette sauvage nature.

2 - Voir le site : <http://adrien.ouvrier.free.fr/>

C'est certainement dans ces endroits que naquit pour moi le goût des heures passées à rêver. Regarder les poissons chats proches du rivage virevolter sur un fond de sable, les crabes minuscules cheminant dans des flaques retenues au creux d'alvéoles se succédant sur les dénivelés des rochers rouges, et le goût de l'eau salée, prenant à la gorge parfois. Il m'arriva une fois d'être surpris par la violence des flots, ne pouvant reprendre pied, pas plus que mon souffle ; je me souviens d'avoir été sauvé *in extremis* par mon père qui m'avait agrippé par les cheveux et ramené sur la plage.

Je me souvenais aussi de ces balades à bicyclette, emmené sur le cadre du vélo de mon père, en équilibre instable, mais heureux de pouvoir assister à l'arrivée, au déballage de la boîte à peindre fixée sur le porte-bagage, incorporant dans le couvercle le morceau de contreplaqué devant servir de support à une nouvelle étude peinte. La palette glissait latéralement laissant entrevoir tubes de couleurs et pinceaux. Le godet renfermant un mélange d'essence de térébenthine et d'huile de lin se fixait grâce à une pince sur le rebord de la palette.

Mon père très rapidement d'un œil vif observait le site, esquissait le motif au fusain et d'une main sûre mélangeait les couleurs qu'il répartissait par touches plus au moins larges selon la destination. Les ciels étaient brossés rapidement puis les éléments du sol apparaissaient, servant de support à la végétation, les arbres se dessinaient alors, toutes formes prenaient vie et couleurs. Une heure ou plus passait ainsi avant de replier le matériel et reprendre le chemin du retour.

Dans ma chambre, les jours passaient, la maladie s'estompait, au fur et à mesure, les forces revenaient, le printemps papillonnait, les oiseaux sur le balcon attendant piaillaient et tapaient du bec sur la vitre. J'étais faible mais guéri.

Mon père avait été réquisitionné par l'occupant et devait comme bien d'autres, surveiller les voies et tunnels de la région. Cela ne se faisait pas de gaieté de cœur. Sa santé déjà ébranlée par les années de guerre 14-18 ne supporta pas très longtemps ces difficultés.

La guerre terminée je me souviens des sorties que nous faisons à pied dans la campagne environnante à observer la nature, à aller ramasser des châtaignes à l'automne. Je me souviens des séances de cinéma à la salle Berlioz, au Novelty, de préférence pour voir des films drôles, Charlie Chaplin en tête. Des grands spectacles au théâtre antique, où je fus impressionné par les mises en scène.

Grâce à mes parents, ma prime enfance fut vraiment heureuse. Merci à eux de m'avoir inculqué le sens du beau, de la générosité, cette part de rêve qui permet de dépasser le quotidien, merci de m'avoir donné cette légitimité par rapport à moi-même.

Informations

La vie de la Société

■ Vieux documents, livres

Comme chaque année, aura lieu la grande vente de documents anciens : livres anciens et récents sur Vienne et la région, numéros anciens du *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, cartes postales, gravures, numéros d'*Archeologia*, de *Vienne et la Guerre* (1914-1918) : **le samedi 21 novembre** (de 14 à 18h) et le **dimanche 22 novembre 2015** (de 10 à 18h), au siège des Amis de Vienne, 5, rue de la Table-Ronde.

■ L'assemblée générale annuelle

L'assemblée générale de la Société des Amis de Vienne est fixée à la date du **lundi 30 novembre 2015** à 17h30, au siège du 5 rue de la Table-Ronde. Nous rappelons qu'il est nécessaire d'être à jour de sa cotisation pour pouvoir participer aux débats et aux votes.

■ Conférences

Réunies dans des projets communs avec le Musée de Saint-Romain-en-Gal - Vienne, Garom (association des Amis des musées de la civilisation gallo-romaine) et la Société des Amis de Vienne proposent pour 2015-2016 un cycle de conférences qui auront lieu au musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal - Vienne.

jeudi 8 octobre 2015 à 19h - *Sarmizegetusa, capitale de la province romaine de Dacie (Roumanie) : recherches récentes*, par Matthieu Poux, professeur d'archéologie à l'université Lyon 2.

[Premiers sondages dans le *suburbium* (les faubourgs) de la colonie romaine, fondée sous Trajan, centre du culte impérial et principale agglomération de la province].

samedi 21 novembre 2015 à 15h30 - *Les voies romaines entre Lyon et Vienne*, par Peter Leather, président de GAROM, ancien professeur d'histoire et d'archéologie à l'université de Birmingham (Angleterre).

[Lancement d'un nouveau projet d'archéologie "participative" ouvert aux adhérents de GAROM et des Amis de Vienne pour étudier les parcours de la "Narbonnaise" (rive droite) et du "Compendium" (rive gauche) entre Lyon et Vienne].

samedi 5 décembre 2015 à 15h30 - *Le commerce entre l'empire romain, l'Arabie et l'Inde à la lumière des fouilles dans le désert oriental d'Égypte* par Jean-Pierre Brun, professeur titulaire de la chaire "Techniques et économies de la Méditerranée antique" au Collège de France.

samedi 23 janvier 2016 à 15h30 - *La naissance d'une capitale religieuse : Vienne aux IV^e et V^e siècles (314-534)* par Nathanael Nimmegeers, CIHAM-Lyon 2, Histoire, archéologie, littératures des mondes chrétiens et musulmans médiévaux.

[Au cours des IV^e et V^e siècles, Vienne s'affirme comme une capitale religieuse de premier plan. Ses évêques, parmi lesquels émergent de grandes figures comme Mamert et Avit, organisent la christianisation de l'espace et de la vie quotidienne et travaillent à la promotion de leur siège face aux ambitions lyonnaises et arlésiennes. Pour ce faire, ces personnages issus de l'aristocratie sénatoriale s'appuient sur un héritage historique considérable et s'assurent du soutien de l'autorité romaine et de ses représentants].

samedi 12 mars 2016 à 15h30 - *Le pain dans l'Antiquité à la lumière de l'expérimentation archéologique* par Christophe Caillaud, assistant de conservation du patrimoine, musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal - Vienne.

[Les céréales transformées sous forme de pain sont consommées depuis la plus haute Antiquité. Selon les époques, les régions et les espèces de céréales, il existait différents types de pains. Pour l'époque romaine, les structures de cuisson sont bien documentées, en particulier à Pompéi. C'est donc à partir d'un modèle pompéien, que le musée a reconstitué en 2015 un four antique et a entrepris une série d'expérimentations liées aux différentes phases de fabrication et de cuisson du pain].

jeudi 7 avril 2016 à 19h - *Vienne romaine : légende et histoire*, par Gérard Lucas, maître de conférences, université Lyon 2.

[Comment s'est constituée au fil des siècles une certaine représentation de l'histoire de Vienne romaine jusqu'au V^e siècle de notre ère : les choix dans la transmission, la valorisation et l'élimination d'épisodes historiques].

■ Visites, excursions

- Nous avons réservé une visite de la grotte Chauvet le **5 novembre 2015**. Nous avons prévu de partir le matin ; le déjeuner se fera à Vallon-Pont-d'Arc et la visite l'après-midi. Les renseignements seront communiqués par voie de presse et par mail.
- Visite du musée de la Confluence à Lyon l'après-midi du **21 janvier 2016**. Prière de se faire inscrire auprès d'Annick Seguin (prix et horaires communiqués ultérieurement) : tél. 04.74.85.27.89.

■ Association Cathédrale Vivante

L'association Cathédrale Vivante a édité cet été une nouvelle série de 16 cartes postales, à partir de son fonds photographique dédié à la cathédrale Saint-Maurice (photos Claude Thieffine, Claude Mouchot, Catherine Thomas, Roger Lauxerois). Ont été retenues des vues de la façade ouest et des tours qui vont faire l'objet des prochaines campagnes de restauration ; la nef ; le chœur ; des photos de chapiteaux romans et du zodiaque roman ; un choix d'anges musiciens des portails ouest ; un détail des frises à incrustation (scène de combat de centaures archers). En vente à la cathédrale Saint-Maurice et dans quelques points de vente (Office de tourisme, librairie Lucioles, presse de la galerie commerciale de l'Isle).

Quelques exemples des cartes postales éditées par Cathédrale Vivante...

Photos Claude Thieffine



